

Dans un climat de haine assumée

Plusieurs parutions approchent au plus près des ressorts de ce sentiment destructeur. Dans « Contre la haine », en particulier, la journaliste et philosophe allemande Carolin Emcke s'inquiète de sa banalisation actuelle à travers la montée du populisme

NICOLAS WEILL

Journalisme et philosophie ne font pas toujours bon ménage. Carolin Emcke dément pourtant cet antagonisme en combinant une impressionnante carrière de reporter de terrain ou de guerre (pour l'hebdomadaire *Der Spiegel* hier et pour la *Süddeutsche Zeitung* aujourd'hui) avec une œuvre théorique sous l'inspiration de l'école de Francfort et de ses dirigeants, Jürgen Habermas, ainsi que son successeur Axel Honneth. Dans *Contre la haine*, son premier ouvrage traduit en français, elle recourt à ses deux ressources pour analyser cette passion mauvaise et ses métastases contemporaines, que ce soit dans l'intégrisme terroriste ou dans le populisme xénophobe.

A contre-courant d'un certain néo-conservatisme intellectuel en vogue, tenté de trouver des raisons, sinon des justifications, à la haine, cette femme de gauche, qui revendique haut et fort son homosexualité, entend dénoncer la nostalgie d'une société fermée et homogène, sur laquelle prospère l'extrême droite, le Front national en France et désormais l'Alternative für Deutschland (AfD) en Allemagne. Elle le fait, au risque d'être rangée du côté si décrié d'un progressisme qu'on accuse de délaisser la question sociale pour ne se soucier que des minorités. Risque assumé, puisqu'elle n'hésite pas à consacrer un chapitre entier à la question des droits des

transsexuels, faisant l'éloge de l'« impureté » contre l'esprit de forteresse qui a saisi une partie de l'opinion européenne face à l'afflux des réfugiés en provenance d'Afrique ou du Moyen-Orient. En revanche, ceux que la démocratie, la paix ou le maintien d'une société pluraliste pré-occupent encore, et qui voient dans ces aspirations autre chose que le conformisme d'une bourgeoisie urbaine, privilégiée et oublieuse des « vrais problèmes », ne s'y sont pas trompés en décernant à Emcke, en 2016, l'une des récompenses littéraires les plus prisées outre-Rhin, le Prix de la paix des libraires allemands, décerné à l'occasion de la Foire du livre de Francfort.

Grande, énergique, Carolin Emcke dément, par son sourire doux, son regard bleu, avenant et, surtout, par un sens de la nuance qui la protège des certitudes militantes, les rugosités qu'on pourrait imaginer chez une familière des crises internationales et des champs de bataille, du Kosovo à l'Afghanistan. Elle avoue sans fausse modestie que ce prix, qui avait jadis couronné Ernst Bloch, Vaclav Havel ou Liao Yiwu, l'a « surprise ». Née en 1967, elle se trouvait « trop jeune » mais se reconnaît volontiers dans une lignée de lauréats « qui œuvrent pour lutter contre la violence et pour la compréhension », soit le camp régulièrement brocardé comme celui du « bien ». Mais elle s'y range sans angélisme. Oui, affirme-t-elle, les réfugiés venus du Moyen-Orient ont besoin d'admettre et d'intégrer la centralité indépasseable de la Shoah dans la conscience identitaire de l'Allemagne. Oui, les événements de Cologne, où des femmes ont été agressées sexuellement la nuit de la Saint-Sylvestre 2015-2016, sont « répugnants », même si la journaliste s'étonne de la rapidité avec laquelle on a attribué ces délits aux migrants musulmans.

Pour elle, cependant, le danger qui pèse sur la société libérale ne provient pas d'un excès de « politiquement correct »

mais de la diffusion massive de la haine. Celle-ci anesthésie les perceptions fines qui nous font voir en notre prochain un individu et non une essence. La haine d'aujourd'hui réduit l'autre à une identité abstraite, complotiste et détestable au point de le rendre invisible : le juif est assimilé à la cupidité, le gay à un pervers ou le musulman à un terroriste, le tout amplifié par l'immense chambre d'écho numérique des réseaux sociaux, en l'occurrence bien mal nommés. Carolin Emcke a senti, à certains détails, que les temps avaient changé. « J'ai toujours reçu des lettres d'insultes, confie-t-elle, mais autrefois elles étaient anonymes. Aujourd'hui, elles sont signées. » La haine serait-elle devenue *salonfähig*, « accepta-

ble » et « de bon ton » ? La journaliste philosophe le craint, surtout depuis que l'arrivée massive au Bundestag de l'AfD (où il est le troisième groupe parlementaire, à l'issue des élections du 24 septembre) semble, à son grand regret, avoir confirmé son intuition : « On est maintenant face à un extrémisme situé au cœur même de la société et qui ne se cantonne plus dans des "tribus" bien identifiées (néonazis, etc.) », s'inquiète-t-elle.

Son travail s'appuie sur une étude détaillée de deux « affaires » où la structure haineuse a joué un rôle mortifère. Celle d'une foule déchaînée à l'arrivée d'un car de migrants à Clausnitz (Saxe), en février 2015, et celle du meurtre, par un policier new-yorkais, d'Eric Garner, un Noir qui tentait de s'interposer dans une bagarre à Staten Island, en juillet 2014.

« Je voulais non pas aborder ces faits à partir d'une révolte exclusivement morale, dit-elle, mais comprendre ce qui se passait. Quelles sont les conditions qui amènent des gens à bloquer et à attaquer un autobus rempli de personnes visiblement terrifiées ? Que se passe-t-il quand un policier tue un Afro-Américain désarmé qui n'a commis ni violence ni agression ? C'est cette manière de rendre l'autre invisible qui m'a intéressée. Quelles sont les émotions qui contribuent à obscurcir la réalité au point de rendre aveugle ? La haine consiste en une projection d'éléments négatifs. Elle rend les détails invisibles de façon qu'elle puisse se diriger vers des réfugiés musulmans ou un Noir. »

A la déferlante haineuse, elle oppose la notion de « parler vrai », telle que Michel Foucault définit cette attitude dans *Le Gouvernement de soi et des autres* (Seuil, 2008). Il s'agit d'afficher une parole qui « ne se contente pas d'être un énoncé vrai », mais qui « est aussi une vérité faite réalité. [Qui] se distingue des mensonges proférés en ce moment par les mouvements nationalistes ou les partis populistes de droite : ils disent qu'ils n'ont rien contre les musulmans mais... qu'ils refusent la haine et la violence » mais « qu'il faut pouvoir dire que... » De même, cette moderniste qui manie les références bibliques, reprend de Jacques Derrida son concept de « schibboleth » (mot de passe dont la prononciation permettait de distinguer les amis des ennemis dans le livre des Juges). Chez elle, ce mot désigne les techniques arbitraires d'inclusion et d'exclusion propres à construire une différence insurmontable entre « autochtones » et « étrangers ». A d'autres penseurs français ou francophones comme Sartre ou Frantz Fanon, Carolin Emcke emprunte la notion

d'«*identité négative*» pour montrer qu'une des spécificités de la haine actuelle est de rassembler, non des communautés de conviction, mais de rejet et de destruction. 70 % des électeurs de l'AfD, rappelle-t-elle, n'ont pas voté par adhésion à un parti «*aux opinions ouvertement racistes*», mais pour exprimer un pur rejet sans projet.

Universaliste, Carolin Emcke estime que son camp a lui aussi des armes contre les croisés de la société fermée, qui ont le vent en poupe. L'ironie est

l'une d'entre elles, qu'elle illustre par cette pratique nouvelle du *hate poetry slam*, la lecture publique des courriers de haine, dans des clubs ou des théâtres, par ceux qui en sont victimes, afin de secouer le joug de la mélancolie et de l'isolement provoqué par ces envois ciblés. Cette «*dissidence ironique*» ressuscite une solidarité perdue et fait espérer que

les juifs ne soient plus seuls à lutter contre l'antisémitisme, les musulmans contre l'islamophobie ni les gays contre l'homophobie. Face au dissolvant de la

haine, l'urgence est à la restauration d'un monde commun. ■

CONTRE LA HAINE.

PLAIDOYER POUR L'IMPUR

(*Gegen den Hass*),

de **Carolin Emcke**,

traduit de l'allemand

par **Elisabeth Amerein-Fussler**,

Seuil, 224 p., 17 €.

Signalons également, sur le même thème,

la réédition de Bréviaire de la haine. Le

III^e Reich et les juifs, de **Léon Poliakov**,

Les Belles Lettres, «*Le goût des idées*»,

478 p., 15,50 € (en librairie le 24 octobre).

Transmettre l'histoire du génocide rwandais

LA VEILLE ENCORE, ils étaient amis, voisins et collègues au sein de l'école Notre-Dame de la Providence à Butare, au Rwanda. Spécioza, la mère de l'auteure, s'occupait parfois des jumeaux en bas âge d'Adolphe et Nicole. «*Nicole et Adolphe répétaient en boucle à maman que, sans elle, ils ne savaient pas ce qu'ils deviendraient. Ils mentaient. Sans elle, ils sont restés exactement les mêmes. Des êtres gentils avec beaucoup de haine.*» Ils l'ont dénoncée et fait tuer. «*Je viens de voir ta mère, elle se fait bouffer par les chiens.*»

Lors du génocide des Tutsi, au printemps 1994, Annick Kayitesi-Jozan, âgée de 14 ans, a aussi perdu son petit frère, assassiné à la machette, comme ses cousines, qui ont supplié les militaires de les tuer par balles. Laisse pour morte et jetée dans une fosse commune, sa sœur aînée en a miraculeusement réchappé. Quant à Annick Kayitesi-Jozan elle-même, elle a été épargnée pour servir de nounou aux jumeaux.

Exilée en France à la fin du massacre qui a fait 800 000 morts, Annick Kayitesi-Jozan a

fondé une famille et s'est interrogée sur ce qu'elle était en mesure de transmettre de cette histoire à ses propres enfants. Elle est revenue plusieurs fois au Rwanda, seule ou accompagnée de son mari, afin de voir sa tante et sa grand-mère, participer aux cérémonies de commémoration et retrouver – sans succès – les corps de ses disparus. Un témoignage bouleversant. ■ **MACHA SÉRY**

MÊME DIEU

NE VEUT PAS S'EN MÊLER,

d'**Annick Kayitesi-Jozan**,

Seuil, 234 p., 18 €.

Hélène L'Heuillet : « Il y a une jouissance nouvelle de la haine »

La philosophe et psychanalyste signe «*Tu haïras ton prochain comme toi-même*», dans lequel elle montre ce qui rapproche populisme et djihadisme

ENTRETIEN

Les passions et émotions collectives redeviennent d'actualité dans les sciences sociales comme dans la philosophie. Avec *Tu haïras ton prochain comme toi-même*, Hélène L'Heuillet, qui a consacré plusieurs ouvrages à une approche philosophique de la police, et plus récemment du terrorisme, mais aussi de la coexistence humaine (dans *Du voisinage*, Albin Michel, 2016), étudie les métamorphoses de la haine dans le double contexte de la montée en puissance du populisme et du dji-

hadisme, et leur capacité d'attraction auprès de la jeunesse.

Vous êtes à la fois philosophe du politique et psychanalyste. Avez-vous constaté chez vos patients l'émergence d'une forme de haine inédite ?

Absolument. Il y a une jouissance nouvelle de la haine, qui est problématique parce qu'elle justifie d'une certaine façon le passage à l'acte. Aujourd'hui, on est devenu obligé, en tant que psychanalyste, de rappeler parfois qu'un acte doit être suspendu et que quelque chose doit être tissé du côté du langage, que la haine est une pulsion qui peut et doit aussi être prise dans un discours. Il faut certes se montrer prudent

car on ne sait pas de quoi demain sera fait, ni de quoi les violences que l'on connaît sont les prémices. Il faut aussi éviter la quantification des violences. Mais la haine est incontestablement plus assumée, notamment chez les jeunes.

Pourquoi les jeunes vous paraissent-ils particulièrement exposés ?

Parce qu'ils baignent dans un discours haineux qu'on retrouve dans leurs chansons (je pense à celle de Mika sur une mère qui veut chasser son enfant de chez elle [Elle me dit (2011) : «*Elle me dit, t'es trop nul/ Sors un peu de ta bulle*»]). Quand on élève les

enfants, on le fait dans un tissage de parole qui les rend attentifs à l'éros, à la vie, et l'éducation signifie le refoulement de la pulsion. Or, dans nos pratiques actuelles, tout va dans le sens de l'immédiat.

Dans votre livre, vous rapprôchez la haine populiste et le djihadisme. Ne peut-on vous reprocher de sous-estimer les différences et le poids de l'idéologie ?

J'ai essayé de réintroduire de la dialectique dans ce qui me paraît être une opposition unilatérale. J'ai écrit ce livre dans un certain contexte, celui de la campagne présidentielle. Des jeunes s'engageaient dans les partis populistes,

car ils prenaient au sérieux la menace terroriste ou allaient même jusqu'à désigner l'islam comme l'ennemi. De l'autre côté, ceux qui s'engagent auprès de l'organisation Etat islamique jugent que c'est la France qui est l'ennemie puisque, raciste, elle n'aime pas les musulmans. Tout semble donc les opposer, et pourtant, sur le plan pulsionnel, on ne peut pas se contenter de l'idéologie pour expliquer un passage à l'acte qui, dans un cas conduit à adhérer à un parti d'extrême droite, dans l'autre à la violence terroriste. Il est évident que ce ne sont pas les mêmes jeunes qui s'engagent au Front national ou dans l'organisation Etat islamique, et que les conséquences de cet engagement diffèrent du tout au tout. Mais le passage à l'acte, lui, obéit à des mécanismes identiques.

La conversion en constitue selon vous un moment-clé. Pourquoi ?

La haine de soi est un levier important. Il y a un processus qui conduit de la honte à la haine – et à la jouissance de la haine. Le passage à l'acte suppose une bascule psychique qui a toujours eu lieu, même dans l'histoire du terrorisme d'extrême gauche. Et cela vaut autant pour les populistes que pour les djihadistes. Ainsi, dans l'optique du djihadisme, tant qu'on ne passe pas à l'action, on est exposé au soupçon d'hypocrisie et on reste un « mécréant », un complice de ce qu'on dénonce. Le ressort se trouve donc du côté d'une bascule psychique que j'appelle « conversion ». Je suis sensible au fait qu'il y a des conversions qui s'opèrent dans le sens de l'amour ou de la foi, sur le modèle de celle de saint Augustin dans *Les Confessions*. Mais, dans le climat actuel de haine assu-

mée, cela peut très vite monter et basculer du mauvais côté, celui de la destruction. Dans des conversions de ce type, c'est la subjectivité qui s'abolit; cette subjectivité qui fait rempart en réveillant constamment des doutes.

Croyez-vous que les analyses de Freud sur la psychologie collective soient pertinentes pour penser la haine aujourd'hui ?

Oui, parce que, avec Freud, la question de l'identité devient un problème majeur et complexe qui ne se limite pas à la revendication identitaire et au non-reffoulement de la haine. Mais je m'inspire aussi du philosophe Günther Anders et de son ouvrage *La Haine* (1985; Payot, 2009). Lui dit : « Celui qui ne hait pas est haïssable », en pensant plutôt à celui qui ne hait pas l'infamie... Je remarque, par ailleurs, que les livres sur la haine sont généralement assez brefs. C'est le

cas de celui d'Anders, de *Contre la haine*, de Carolin Emcke (*lire ci-contre*), comme du mien. Est-ce parce que la haine détruit le discours ? Ou est-ce, peut-être, parce que l'on craint, en écrivant sur elle, de réveiller la jouissance qu'elle suscite ? Donc, ne pas en dire trop ! Suffisamment pour la réintégrer dans le langage, sans pour autant provoquer la jouissance.

Quelles sont les pistes pour contrecarrer la haine ?

Il faut éviter de basculer dans une espèce de mise sous trauma artificiel. Cesser d'éduquer les enfants dans un esprit de performance et de dépassement transhumaniste ou, à l'école, de les enfermer dès leur plus jeune âge dans des catégories psychologiques identitaires. Il faut surtout essayer de refaire valoir les droits du langage dans l'ordre humain. ■

Propos recueillis par N. W.

TU HAÏRAS
TON PROCHAIN
COMME TOI-
MÊME. LES
TENTATIONS
RADICALES DE
LA JEUNESSE,
d'Hélène
L'Heuillet,
Albin Michel,
144 p., 13 €.

Psychopathologie du génocidaire ordinaire

La psychologue Françoise Sironi rouvre le dossier « Douch », Khmer rouge et criminel contre l'humanité

ÉCLAIRAGE

ÉLISABETH ROUDINESCO

Psychothérapeute, experte auprès des tribunaux internationaux, Françoise Sironi consacre son nouvel essai, *Comment devient-on tortionnaire ?*, à l'itinéraire de Kaing Guek Eav, surnommé « Douch », qui, sous le régime khmer rouge au Cambodge, alors appelé Kampuchéa, fut responsable à lui seul de l'extermination de 13 000 Cambodgiens, entre 1971 et 1979. D'abord dirigeant d'une prison des maquis (M13), puis d'un camp (S21) situé au centre de Phnom Penh, il fut arrêté en 1999, inculpé en 2007 et condamné à la prison à perpétuité à la suite de deux procès.

Face au bourreau

C'est là que Françoise Sironi recueille son témoignage. Elle cherche à comprendre par quel mécanisme un homme aussi ordinaire

a pu se transformer en adepte des thèses de l'Angkar, organisation émanant du Parti communiste du Kampuchéa et prônant l'élimination de toutes les couches de la société – intellectuels, bourgeois, citadins, étrangers – qui ne relevaient pas d'une prétendue « race pure » issue de la civilisation d'Angkor : « *A l'époque khmère rouge, l'Angkar était vénérée*

comme une divinité, laïcisée par la phraséologie communiste. Son invisibilité était destinée à lui donner un vernis de sacré, d'omnipotence, et à susciter la crainte. » L'Angkar était donc l'âme de la révolution, le père et la mère des enfants du Kampuchéa et le remède à toutes les maladies, soignées d'ailleurs par des « crottes de lapins » jugées plus efficaces que les traitements de la science dite « occidentale ». Face au bourreau, Sironi explique sa méthode et expose sa propre histoire afin de le convaincre de son objectivité, ce dont il se fiche éperdument.

Né en 1942 et élevé dans la plus pure tradition du colonialisme français, Douch s'orientait vers des études de mathématiques, devenait enseignant et adhère au

Parti communiste clandestin. A ses yeux, un militant doit être dénué d'affect et de sexualité. Il aura quatre enfants et mènera une vie de fonctionnaire zélé dans le camp M13, s'entourant d'adolescents dont il fera des bourreaux accomplis. Plus tard, il se transformera en un redoutable assassin soumis aux idéaux de l'Angkar. Après la chute du régime, il se réfugie en Thaïlande, puis en Chine, souffrant de dépression et d'insomnie. Quand il apprend qu'une bonne partie des membres de sa famille sont morts de faim, il demeure impassible. Il adopte la même attitude, en 1995, quand sa maison est vandalisée et sa femme assassinée. Bientôt, s'identifiant aux Polonais qui ont réussi à vaincre le communisme, il se convertit au catholicisme pour intégrer le camp des vainqueurs. Jamais il n'éprouvera le moindre remords pour ses actes criminels.

Hannah Arendt, Rithy Panh

Cet excellent livre fait entrer le lecteur au cœur de la machine génocidaire qui a permis l'extermination de deux millions de

Cambodgiens entre 1975 et 1979. On regrettera toutefois un excès de jugements à l'emporte-pièce. Persuadée de la supériorité de sa méthode de dépistage psychologique de l'inconscient des tortionnaires, Françoise Sironi accuse Hannah Arendt d'avoir cédé à des pulsions agressives envers Adolf Eichmann, faute d'avoir pu les maîtriser en suivant une

psychothérapie (à propos d'*Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, 1966). La philosophe aurait donc raté son analyse du génocidaire nazi. De même, Sironi s'en prend à Rithy Panh, auteur d'un admirable film (*Duch, le maître des forges de l'enfer*, 2012), jugé trop « émotif » dans ses entretiens avec le bourreau. Et, pourtant, le cinéaste a su capter par l'image, mieux que n'importe quel psychologue, l'essence même de la haine et de la stupidité qui habitent ce tortionnaire. ■

COMMENT DEVIENT-ON TORTIONNAIRE ?

PSYCHOLOGIE DES CRIMINELS
CONTRE L'HUMANITÉ,
de Françoise Sironi,
La Découverte, 766 p., 28 €.